
Derrière la pelouse, les betteraves les nouveaux habitants du Valois.

Michel BOZON, Anne-Marie THIESSE (*)

Le dernier recensement de la population française, effectué en 1982, a mis en lumière des tendances nouvelles dans l'évolution démographique. La campagne profonde continue à se dépeupler mais les grandes villes voient diminuer le nombre de leurs habitants tandis que la croissance de leur banlieue se ralentit fortement. En revanche, dans certaines zones rurales proches des grosses agglomérations, la population est en nette augmentation. Le Valois fait partie de ce "rural périphérique" au comportement singulier. Vieilles maisons en pierre et lotissements aux couleurs pastels, retraités en "bleus" ou en tabliers à fleurs et jeunes couples en jogging, potagers traditionnels et gazons fleuris : les clichés opposant l'ancienne population et la nouvelle se construisent aisément.

Comment deux groupes aussi disparates cohabitent-ils sur le même sol ? Quelles sont les conséquences, pour l'identité culturelle du Valois, de sa récente vocation comme zone résidentielle ? C'est ce que nous avons cherché à savoir à l'occasion d'une recherche commencée en 1983 avec la collaboration technique de la Fondation Royaumont et avec le concours de la Mission du Patrimoine Ethnologique du Ministère de la Culture. Nous avons d'abord réalisé des dizaines d'entretiens enregistrés auprès d'habitants du Valois, anciens (grands ou petits cultivateurs, artisans, ouvriers de ferme ou d'industriels locaux retraités

etc...) et nouveaux (personnel d'Air-France, du Loto, de Citroën, de la S.N.C.F., etc...). Tous ces entretiens ont été transcrits et l'ensemble forme un document de 4000 pages environ. Nous avons aussi participé à des réunions d'associations locales, des assemblées de parents d'élèves. Nous avons cherché et dépouillé les ouvrages concernant le Valois à l'époque contemporaine et étudié, pour la période récente, les revues locales. D'autre part, nous avons demandé au photographe Jacques VERROUST un reportage ethnologique sur le Valois. Les photographies ont été prises régulièrement pendant une année (automne 1984 - automne 1985) ; l'exposition **Le Donjon, le grenier et le jardin, modes de vie en Valois** en donne une première présentation (l'exposition s'est tenue pendant l'été 1985 à l'Abbaye de Royaumont, elle circula dans le Valois en 1985-1986). Enfin, nous avons organisé à l'Abbaye de Royaumont, durant deux années scolaires, des stages destinés aux enseignants du primaire et aux bibliothécaires dont le but était l'initiation à l'étude du "patrimoine" du Valois et à son utilisation pédagogique. A l'issue de cette recherche sera publié un livre, édité par la fondation Royaumont, qui sera largement diffusé dans le Valois.

Nous donnons ici brièvement quelques résultats de notre étude concernant les nouveaux habitants.

(*) Ethnologues : Michel BOZON, I.N.E.D., Anne-Marie THIESSE, C.N.R.S.

Des Parisiens de province.

Rappelons tout d'abord que la notion d'anciens est dans le Valois toute relative. L'organisation sociale de l'agriculture a fortement favorisé l'immigration dans la région. Jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, les grandes fermes utilisent une main-d'oeuvre importante. Les perspectives de promotion sociale des ouvriers agricoles étant très limitées, les salaires médiocres, les journées longues et pénibles, beaucoup d'autochtones choisissent l'émigration ou cherchent, surtout après la Première Guerre Mondiale, un emploi dans les chemins de fer ou les travaux publics. Ils sont remplacés par des Français originaires de régions rurales pauvres (Bretagne, par exemple) et par des étrangers (Belges puis Polonais). Le recensement de 1946 indique que dans les trois cantons les plus agricoles du Valois (Betz, Nanteuil, Crépy), le taux d'étrangers est alors de 10 à 25 %. Les patronymes flamands ou polonais sont encore fréquents dans le Valois. Mais si l'arrivée des nouveaux habitants, depuis une dizaine d'années, frappe tant les esprits, c'est qu'elle installe dans le Valois une population qui n'a plus aucun rapport avec l'agriculture ni avec les activités économiques traditionnelles et dont le comportement social, politique, humain semble imprévi-

sible aux anciens. Ces derniers caractérisent souvent les nouveaux comme des "Parisiens qui en avaient assez de la ville et qui voulaient vivre à la campagne". Il s'avère pourtant que les nouveaux sont rarement originaires de Paris et qu'ils n'ont pas plus le dégoût de la ville que le désir profond de vivre à la campagne.

Dans l'histoire résidentielle d'un individu, il faut distinguer le(s) lieu(x) où s'est passée sa jeunesse et le(s) lieu(x) où s'est déroulée sa vie professionnelle. Les nouveaux du Valois se caractérisent par deux traits. Tout d'abord leur région d'origine est rarement Paris ; très souvent, il s'agit du Nord, de l'Est ou de l'Ouest de la France, plus rarement du Sud et du Centre. Deuxièmement, ces gens ont généralement vécu quelque temps dans la région parisienne pour des raisons professionnelles : pas dans la capitale même mais en banlieue (Nord ou Est le plus souvent). Pourquoi se sont-ils installés dans le Valois ? Quelques-uns l'ont fait parce que leur emploi y était situé (fonctionnaires, cadres d'entreprises locales). Mais la plupart y sont venus sans que le lieu de leur travail ait changé. Pour expliquer leur choix résidentiel, il faut distinguer les raisons qui les ont poussés à quitter leur ancien logement et celles qui les ont amenés dans le Sud de l'Oise.



L'ÉGLISE DE MONTAGNY Ste FELICITE (OISE) : Photo M. BOZON

La vache et le clocher : l'image est un peu exceptionnelle dans la plaine agricole du Valois, qui est à peu près vide d'hommes et d'animaux. Certains nouveaux habitants regrettent que la région corresponde si rarement à leurs rêves bucoliques et reportent leurs désirs d'évasion sur les forêts périphériques.

Pourquoi ont-ils quitté la région parisienne ? Un individu compare toujours ses conditions de logement à celles qu'il a connues auparavant, en particulier dans sa jeunesse. Quand elles se dégradent, son identité sociale se dégrade également. Les provinciaux qui sont arrivés dans la banlieue Nord ou Est, faute de pouvoir payer les loyers élevés de la capitale, avaient presque toujours connu mieux dans leur jeunesse que les grands immeubles et les cités bruyantes et denses dans lesquels ils se sont retrouvés. Pour eux, quitter la banlieue parisienne, ce n'est pas rejeter la ville. C'est simplement reconnaître qu'ils n'ont pas la possibilité matérielle de jouir de ses avantages. Le problème est particulièrement aigu quand vient la décision de constituer un patrimoine par l'accession à la propriété. L'impossibilité d'acheter une maison dans un quartier agréable, le refus du possible (un appartement exigü dans une cité surpeuplée) suscitent le désir de la "campagne" : campagne indéterminée qui est l'envers de la ville "invivable" qu'on subit et un substitut à la ville de province où l'on ne peut retourner. On trace alors des cercles autour du lieu de son emploi et on arrête sa recherche quand on a trouvé l'endroit où l'on peut acquérir une maison à un prix abordable.

"J'ai été embauché à l'aéroport de Paris, Roissy, et il m'a fallu trouver un logement. Et là le service du logement de l'aéroport m'a trouvé un appartement à Sevran. C'était un F3 en H.L.M. L'appartement par lui-même était très bien, mais c'est la vie en appartement qui à la longue ne nous convenait plus tellement. Au bout de cinq ans, nous avions un peu d'argent de côté et nous avons cherché à acheter. Nous sommes arrivés ici, mais au départ, c'est le prix de vente des pavillons qui a motivé principalement notre arrivée ici. Ce que j'avais dans la tête, c'était une maison qui ne soit pas trop chère et aussi dans un cadre qui soit relativement verdoyant. J'ai fait, disons, aussi la Seine-et-Marne mais déjà il y a cinq ans les prix étaient trop chers, le Nord-Est du Val-d'Oise, les alentours de Senlis et de Crépy. Disons que un critère aussi, très important, primordial même c'était l'éloignement du lieu de travail. Ici, ce n'est pas tellement loin du travail, trente kilomètres à peu près. Et j'aimais bien le calme ici, c'était clair, c'était propre, il y a de la verdure partout. Vous pouvez tourner la tête, vous voyez les champs.

Le changement vis-à-vis de Sevran était fondamental. Parce que Sevran, c'est quand même une concentration de personnes sur une très petite surface, des milieux de vie différents. Vous laissez votre voiture sur le parking, le lendemain vous la trouvez soit griffée, soit un pneu dégonflé. La vie en H.L.M. où la sonorisation n'est pas des plus sensationnelles... arrive un moment où vous en avez ras-le-bol ! Ici, c'est tout le contraire ! "

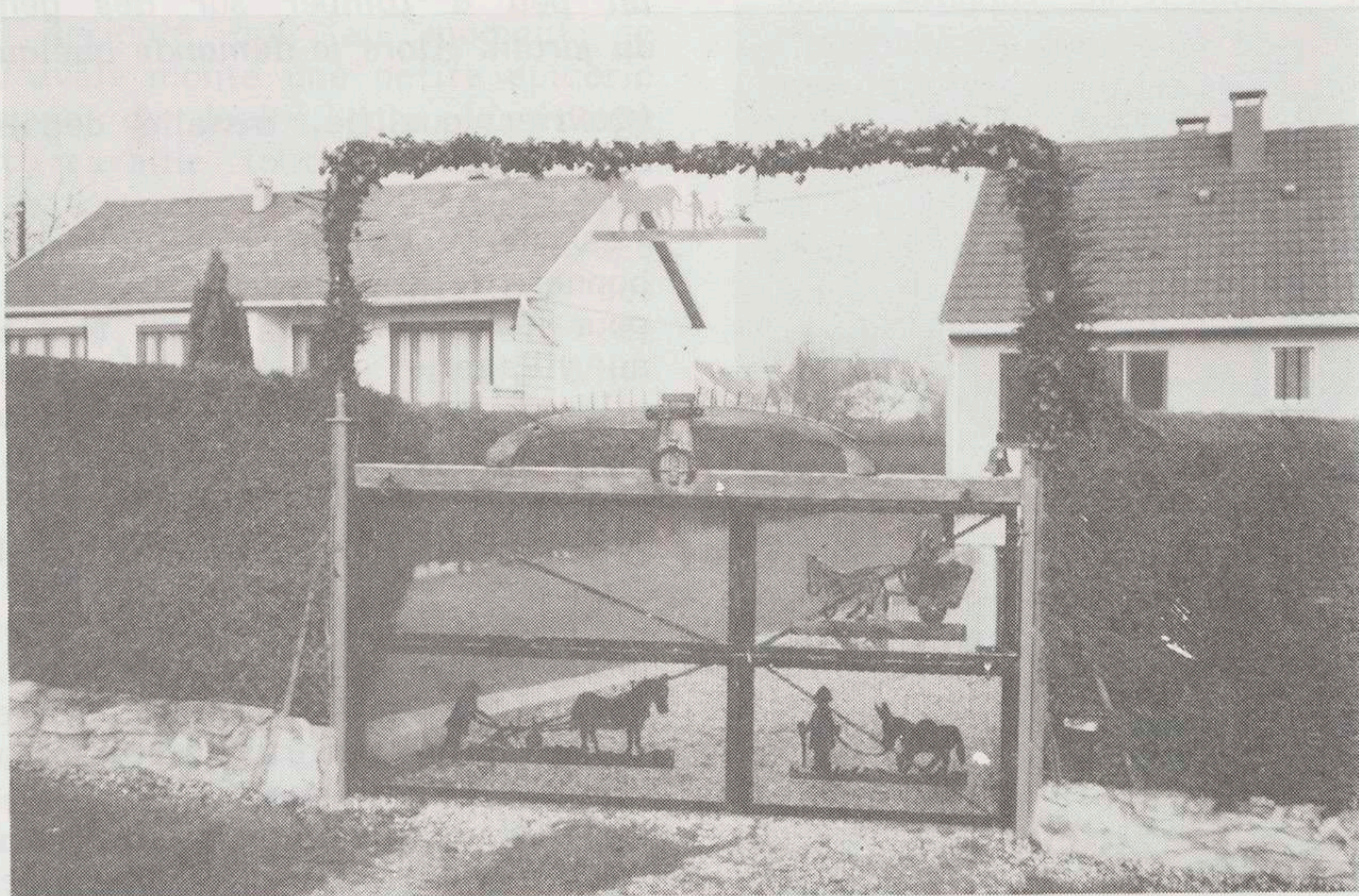
(Ouvrier qualifié, originaire de Denain, où il a été élevé par ses grands-parents qui possédaient une maison avec un jardin, "c'était la campagne").

Les nouveaux ruraux du Valois sont rarement d'origine rurale : le modèle auquel ils se réfèrent implicitement, c'est la ville de province ou sa banlieue, les maisons individuelles entourées de jardins, le calme et la verdure.

"En 1972, il n'y avait pas beaucoup de travail en province. J'ai écrit un peu partout et j'ai eu une réponse de Citroën et je suis venu à Aulnay-sous-Bois. C'est pas qu'on se plaisait pas à Aulnay, mais enfin quand on a eu l'habitude d'être en pavillon jusqu'à vingt ans et qu'on se retrouve au quatorzième étage, ça n'a rien d'agréable. On voulait absolument avoir un pavillon. On a tardé parce que je pensais pouvoir retourner en province. Et puis comme ça ne pouvait pas se faire, on a décidé d'acheter. Bon, comme il y a des cars pour l'usine, quand on a choisi les terrains, je me suis orienté en fonction des cars. On a fait le tour des constructeurs. Il y en a un qui nous a dit : "à V., on fait un lotissement, vous choisissez le type de maison que vous voulez et on vous la construit dessus". On est venu voir le terrain un dimanche, on a fait le tour du village et puis on est revenu une ou deux fois en mairie pour se renseigner".

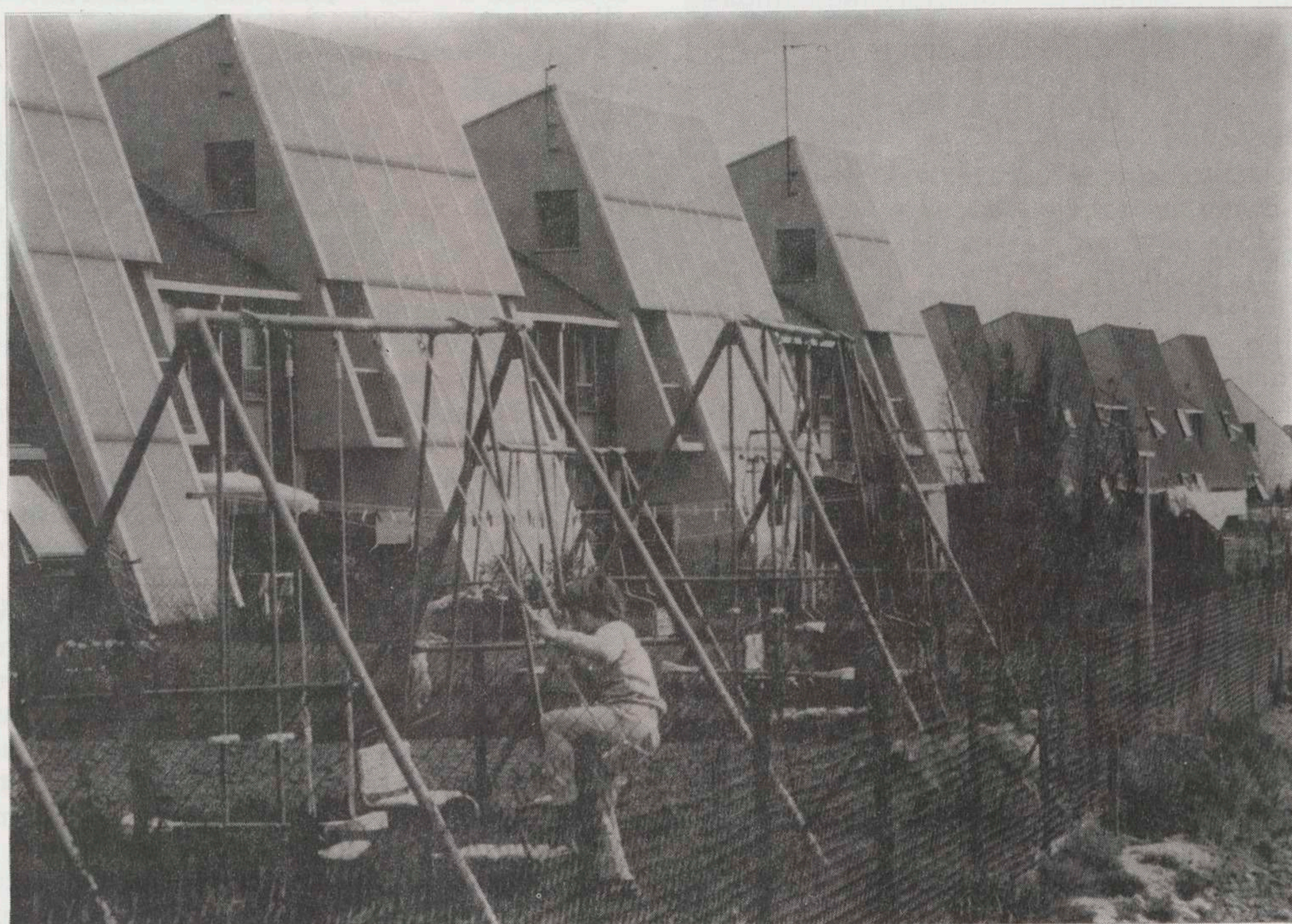
(Electricien à l'usine Citroën d'Aulnay, originaire du Mans).

La connaissance du Valois chez les nouveaux habitants, avant leur installation, se limite au repérage d'un micro-environnement, celui des terrains à construire. Ils sont arrivés là "par hasard", c'est-à-dire par nécessité de concilier des contraintes professionnelles et des stratégies résidentielles, qui sont en même temps des stratégies



PORTAIL D'UN PAVILLON DANS UN LOTISSEMENT DE MAREUIL SUR OURCQ :
(OISE) : Photo M. BOZON

La "campagne" dont rêvent les nouveaux habitants des lotissements est parfois l'envers de la ville qu'ils ont fuie. Ils en attendent ce qu'on attend d'un parc urbain : absence de voiture, espace, herbe, animaux domestiques, calme.



RANGÉE DE LOTISSEMENTS A NANTEUIL-LE-HAUDOIN (OISE) : Photo J. VERROUST

L'alignement des carrés de pelouse, plantés de portiques de jeux et bordés de minces grillages, matérialise la limite entre la plaine résidentielle et la plaine agricole.

sociales. Leur intégration suppose donc la transformation de ce choix du nécessaire en choix électif. Certains s'y refusent et considèrent d'emblée leur séjour comme transitoire, soit parce qu'ils peuvent espérer une mutation dans leur région d'origine, soit parce qu'ils savent que leur carrière professionnelle implique de fréquents déménagements. En revanche, ceux qui n'envisagent pas un changement de lieu de travail (sauf dans l'éventualité redoutée du licenciement) estiment être là pour longtemps puisqu'ils ont appris par leur expérience préalable, que leurs possibilités de choix résidentiels sont très limitées. Cette perspective n'efface pas d'autres attaches locales, entretenues par des vacances dans la région d'origine, et n'empêche pas de rêver à un départ.... après la retraite.

Le côté jardin.

On observe chez les nouveaux trois grandes façons de s'appropriier leur pays d'adoption, étroitement liées à leur appartenance sociale ainsi qu'à leur trajectoire sociale et résidentielle probable. Prudence et circonspection chez eux qui se savent durablement installés, volontarisme impatient chez ceux qui ignorent la durée de leur séjour, distance et détachement chez ceux qui se savent ou se veulent en simple transit.

La première de ces stratégies est fondée sur la durée et la constance et correspond souvent à la pratique des nouveaux habitants de milieu populaire, ouvriers ou employés. Leur objectif essentiel est d'aménager leur milieu de vie : le lopin de terre autour de la maison est méthodiquement travaillé et utilisé en partie de manière productive, avec parfois des tentatives pour organiser l'élevage de petits animaux (malgré les cahiers des charges des lotissements qui l'interdisent formellement). Le jardin est une occasion fréquente d'échange verbal et matériel entre nouveaux habitants, éventuellement entre anciens et nouveaux.

"J'ai 880 mètres carrés de terrain. Je fais un jardin, pas bien grand, deux ou trois cent mètres. Pour le moment, j'ai mis des petits pois, des radis, de la carotte, et puis je fais surtout des haricots verts et des tomates, des courgettes, pour avoir ce qu'il me faut pour mon hiver. On fait des conserves, on congèle. J'ai appris d'abord parce que je faisais du jardin chez ma belle-mère. Dans le village, j'arrive

un peu à tomber sur des gens qui font du jardin. Alors je demande quelques conseil."

(Ouvrier qualifié, installé depuis trois ans en lotissement).

Ces nouveaux valorisent à l'extrême les bonnes relations de voisinage. S'intégrer, pour eux, consiste avant tout à s'adapter au village et aux "gens du coin", à savoir utiliser les ressources locales, à être prêt à se dévouer pour participer à la vie de la commune. Néanmoins, ils préfèrent être sollicités plutôt que de prendre des initiatives. Les pratiques et les sentiments d'appartenance des nouveaux venus de milieu populaire sont de type localiste : ils se réfèrent spontanément à leur nouveau village, rarement à la région. Le plaisir d'être et de rester chez soi, en occupant son terrain, l'emporte sur le désir de découvrir le Valois dans son ensemble. Ce mode d'appropriation des lieux entretient une parenté certaine avec le style de vie des ouvriers agricoles et celui des ouvriers ruraux travaillant chez Poclain ou à la S.N.C.F. Dans les lotissements les plus populaires, il s'établit une sorte de synthèse entre la banlieue pavillonnaire et le village d'ouvriers agricoles à l'ancienne.

La seconde stratégie est fondée au contraire sur un certain activisme social. Elle est le fait de gens qui cherchent à se constituer le plus vite possible un univers de vie dont les composantes principales sont un réseau amical, un domicile calme avec jardin paysager et un environnement local "d'un certain niveau". Le "niveau" de l'environnement est défini par ses équipements et ses ressources en matière éducative, sociale, culturelle ou sportive. Les nouveaux installés "activistes" aspirent à retrouver au plus près de chez eux les commodités dont ils jouissaient auparavant et ils sont prêts à agir pour la création d'équipements "manquants". Ces habitants un peu volontaristes, pleins d'idées et de revendications, désireux de "faire bouger les choses", représentent dans la conscience des anciens l'archétype du nouveau tout feu tout flamme, ignorant des conditions de vie en milieu rural. Les autochtones les redoutent, mais pour des raisons assez différentes. Les ouvriers agricoles et les ouvriers ruraux mesurent surtout les risques de dévalorisation et de marginalisation de leur mode de vie traditionnel. Nous avons ainsi rencontré

un ouvrier agricole qui, au moment de sa retraite, avait monté une petite épicerie et un élevage de lapins dans le village où il avait travaillé toute sa vie. Quand son ancien patron mit en vente des terres pour la construction, maison et élevage de lapins se retrouvèrent cernés par des lotissements. Il fut alors contraint de fermer son élevage "pour des raisons d'hygiène". Ne le supportant pas, il préféra déménager vers une partie plus rurale et moins lotie du Valois. Les cultivateurs, quant à eux, redoutent surtout la remise en cause, par une population exigeante et impétueuse, du contrôle qu'ils exercent sur la vie locale et municipale.

"Il y a une certaine réticence des agricultures aux nouvelles constructions. Faire des maisons, c'est amener de la nouvelle population qui va être peut-être plus exigeante que l'ancienne. L'ancienne qui travaille dans les fermes est très docile. Et puis cette nouvelle population a connu autre chose en ville, donc elle réclame parfois avec excès. De ce point de vue là, je défends un peu les agriculteurs, parce qu'il y a des nouveaux habitants qui s'attendent à trouver dans nos villages les mêmes services qu'à la ville. L'exemple typique : ici, on est un village de trois cents habitants, ma femme reçoit un coup de téléphone à la mairie : "Allô, la mairie, passez-moi le service de dératissage". Ma femme perd pas son sang-froid, elle dit : "Quittez pas je vous passe le poste 417" et elle me passe le téléphone".

(Instituteur, secrétaire de mairie, en poste depuis vingt ans dans le Valois).

L'attitude activiste est fréquente chez les nouveaux installés appartenant aux classes moyennes et à une frange des classes supérieures (la moins dotée en capital culturel), au moins dans les débuts de leur séjour. Ce phénomène est à rattacher aux problèmes d'identification sociale auxquels ils sont confrontés à leur arrivée dans le Valois : en raison de la structure très dichotomique des rapports entre classes (ouvriers d'une part, patrons cultivateurs d'autre part, absence de couche intermédiaire), il n'existe pas parmi les habitants autochtones de groupe social porteur d'un style de vie proche de celui des classes moyennes nouvelles. Les membres de ces classes sont donc les plus portés à considérer leur pays d'adoption comme une terre nue et sans



AFFICHE DE FETE DANS UN LOTISSEMENT DE PONTPOINT (OISE) : Photo M. BOZON

Les nouveaux habitants sont demandeurs des signes, même factices, de la ruralité. Ainsi, un comité des fêtes est-il amené à organiser des courses d'ânes dans une région qui n'utilise plus guère (et n'a jamais beaucoup utilisé) cette bête de somme.

Histoire, propice à l'expérimentation sociale pour ceux qui veulent inventer une "nouvelle ruralité".

Le troisième type d'attitude, caractérisé par la distance "cultivée" et par le détachement à l'égard du pays se retrouve fréquemment à la fois chez les nouveaux venus les plus dotés en capital culturel et chez ceux qui se savent en transit (en fait, ce sont souvent les mêmes). Tout se passe comme si la détention d'un fort capital culturel induisait une prise de distance à l'égard de toute inscription personnelle dans l'espace et comme s'il n'y avait alors de référence et d'attachement légitimes qu'aux lieux de la culture présente (institutions) ou passée (patrimoine). Une situation



CARREFOUR A ERMENONVILLE (OISE) : Photo M. BOZON

L'exemple d'Ermenonville montre bien les composantes possibles de l'exploitation touristique d'un lieu : le site naturel (la forêt), des références et des monuments historiques (archéologie, abbaye, séjour de J.J. ROUSSEAU), des équipements de loisirs spécialisés (parc d'attractions, plan d'eau aménagé...), l'hôtellerie et la restauration.

particulière est celle des cadres supérieurs de grandes entreprises, contraints à la mobilité résidentielle, et donc à un certain détachement à l'égard de tout environnement local. La posture du détachement cultivé définit également assez bien l'attitude de ceux qui ont une résidence secondaire dans le Valois : pour ces personnes, généralement originaires de milieux sociaux élevés, le Valois représente surtout le côté jardin de la vie à Paris. L'attitude distanciée n'aboutit pas à une indifférence à l'égard du pays d'adoption. Mais on s'intéresse moins à son village qu'à la région dans laquelle il s'inscrit. Celle-ci devient une réserve patrimoniale et culturelle, un paysage que l'on explore comme on en a exploré d'autres. Dans cette stratégie d'appropriation des lieux, l'ancienneté historique de la région n'est pas ignorée des intéressés, bien au contraire. Ils célèbrent dans le Valois une terre de tradition et de vieilles pierres et sont plus favorables à la restauration des demeures anciennes qu'à la construction de maisons neuves. Ils s'intéressent à l'archéologie, mais aussi à la culture populaire passée, jusqu'ici très dépréciée. Dans le paysage, ils admirent les vallonnements et les forêts périphériques ; s'ils

mentionnent la plaine agricole, c'est pour déplorer qu'elle n'ait rien de bucolique. Enfin, ils comparent volontiers le Valois avec d'autres régions qu'ils ont visitées, en ce qui concerne les paysages et le patrimoine.

Les nouveaux habitants appartenant aux classes supérieures pourraient se sentir attirés par le style de vie des classes supérieures traditionnelles (ici, les grands cultivateurs) et s'y référer. Il n'en est rien et il ne s'opère pas de synthèse entre le style de vie des uns et celui des autres, contrairement à ce que nous avons observé dans les classes populaires : les trajectoires sociales et résidentielles des classes supérieures nouvelles et des classes supérieures autochtones divergent trop pour qu'une fusion ou simplement une communauté de références puisse s'établir.

C'est peut-être parce que les nouveaux de la classe moyenne ou supérieure n'ont pas véritablement de modèles locaux qu'ils expriment fréquemment des inquiétudes pour la scolarité de leurs enfants. Les nouveaux habitants du Valois sont en majorité de jeunes ménages (25 - 40 ans) ayant des enfants d'âge scolaire. Or l'équipement

du Valois en matière d'établissement d'enseignement n'est évidemment pas comparable à celui qu'on trouve dans une grande agglomération. Les écoles primaires sont souvent organisées sous forme de regroupements scolaires intercommunaux, les C.E.S. ne se trouvent que dans les chefs-lieux de canton et le Valois ne compte aucun lycée. Si bien que les enfants connaissent très jeunes la fatigue des transports et les longues journées hors du domicile familial. Mais au-delà de ces problèmes matériels se manifestent des inquiétudes plus profondes sur la qualité de l'enseignement et son "niveau".

"Le regroupement scolaire, ça, ça marche bien, pas de problème. Pas de problème d'absence non plus, parce que les classes sont doublées ; il y a généralement deux maîtres par niveau. Tout au plus peut-on mettre en cause par certains moments le niveau de l'enseignement. Je ne pense pas que ce soit le fait des enseignants. A Survilliers où était mon fils aîné avant, le niveau était plus élevé, incontestablement. Il a été deux ans ici et les résultats moyens qu'il avait nous ont amenés à le changer d'école. La vie ici ne nous pose pas trop de problème, elle ne nous en pose pas d'une manière générale ; mais l'école, la scolarisation des enfants est un problème quand même".

(Cadre moyen ; deux enfants d'âge scolaire).

"La scolarité à Crépy est vraiment dramatique. Le niveau scolaire est non seulement très bas, mais lamentable ! Et puis avec des enseignants pas motivés, qui s'en fichent complètement. L'Oise est paraît-il le niveau de France le plus bas. On envisage de changer les enfants, de les mettre dans une

petite école privée qui a bon niveau".

(Cadre supérieur, plusieurs enfants d'âge scolaire).

L'actualité nationale récente a montré à quel point, en période de crise sociale et culturelle, tensions et angoisses se cristallisent sur l'École. Mais les inquiétudes sur le "niveau" sont particulièrement aiguës dans les groupes sociaux incertains sur la reconnaissance de leur statut (il y a toujours une confusion implicite, dans leurs discours, entre "niveau scolaire" et "niveau social"). Or l'école publique, qui regroupe les enfants selon des critères géographiques, est le lieu par excellence où se révèle la composition sociale d'un environnement. Pour les cadres moyens ou supérieurs qui ont acquis en s'éloignant de la capitale une maison neuve et spacieuse, elle rend peut-être trop manifeste le caractère relatif de ce "standing" qui n'est pas celui des beaux quartiers ou des banlieues "cotées".

La frontière entre anciens et nouveaux habitants du Valois est moins imperméable qu'il n'y paraît. Se définir comme nouveau ou comme ancien correspond à des stratégies sociales différentes. En fait on peut se considérer tantôt comme ancien, tantôt comme nouveau. Un nouvel habitant qui veut "faire bouger" les choses dans sa commune peut aussi se déclarer hostile à la construction de nouveaux lotissements en invoquant la nécessité de préserver le caractère villageois traditionnel de sa commune. Si les divergences entre le mode de vie des anciens et celui des nouveaux restent importantes, des regroupements sur des points précis s'opèrent et s'opèreront entre les différents groupes d'anciens et de nouveaux.

**LE DONJON, LE GRENIER ET LE JARDIN
MODES DE VIE EN VALOIS**

Un livre de Michel BOZON et Anne-Marie THIESSE, ethnologues.

Illustré de photographies de Jacques VERROUST.

Publié par la FONDATION ROYAUMONT

A P A R A I T R E E N 1 9 8 6